L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 93 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 3 FEVRIER 1884.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XI.

A la recherche d'un sujet—La Chanteuse — Un légataire universel — Comment on ouvre une poitrine et une succession—Variations sur un thème connu — Partira, partira pas !—La panthère a encore mangé Martin—M. Arthur Durieu—Bénéfice des artistes et choristes non engagés — Les Huguenots — Les Servantes des Pauvres—La Etudiantina—Mmes Varelli, Dorsay, MM. Lestellier, Bouhivers, Paget, Massy, Rosenstael — Le remerciement d'un enfant et le mot d'une mère—Les Etudiants Espagnols—M. Carlos Garcia—Encore le Malédicteur de l'Opéra—Autre Guitare—Buridan—Mlle Fanny Davenport—Fédora—Sarah Bernhardt—Versailles des artistes.

Malgré tout le plaisir que je ressens à causer avec toi, cher lecteur, que, conformément à un usage tant soit peu cavalier, je tutoie, il est assez malaisé, permets-moi de l'écrire, d'engager aujourd'hui cette conversation.

D'abord le temps est massacre; à ma fenêtre ouverte le thermomètre a des velléités d'été, il marque soixante-seize degrés, et pardessus le marché il fait laid, il fait sale. Le ciel est gris, il boude. On dirait que les nuages sont si bas, si près de nous, qu'ils nous servent presque de coiffe, comme sur les bords de la Tamise. C'est à peine si de ci de là quelques nuages réussissent à trouer ces insipides, ces attristantes grisailles, et à rejouir un point de la voûte, en le piquant de leurs voiles blancs, en le faisant floconner de leur neige. Il y a là des luttes entre des gammes de blanc et d'azur tendre et des gammes de gris ou noir. Par malheur jusqu'ici ces dernières l'emportent; ce sont elles qui dominent le tableau de la haut. Pourtant il pointe de temps à autre un rayon de soleil, et s'il finissait par envahir le ciel et disiper toutes ces vilaines teintes sescombres, attristantes, j'imagine que la commission du présent Bulletin ne serait moins laborieuse.

Quel temps, en vérité, pour cette fête de la Chandeleur, poétique comme son nom ! Pour le coup au milieu de cette quasi-nuit, les chandelles et les cierges, d'obligation à cette date, auraient une utilité matérielle.

Au fait, me direz-tu peut-être, doux lecteur que je me reprends à tutoyer (il y a si longtemps que nous nous connaissons), qui vous force à écrire si le sujet n'existe pas; pourquoi m'attirer ainsi dans les dédales traîtreux de ce bulletin artistique ?

Pourquoi ?

A cette observation désobligeante je ne réponds pas; c'est plus prudent et je reprends mon bavardage.

A vrai dire j'aurais plus d'un thème sur lequel écrire des variations auxquelles je prendrais même plaisir, je l'avoue. L'acquittement, par exemple, de l'immortel M. Sykes, l'ornement qui aujourd'hui, jour de la Purification, est rendu à cette société à laquelle il manquait et où il rentre bien nippé, ayant mis de côté le paletot payé par sa victime, la veille même du meurtre, et ayant puisé à la même source la pelure nouvelle dont le voilà couvert.

J'aurais pu écrire des lignes plus ou moins brillantes, brulantes sur cette splendide institution du jury; j'aurais pu vous redire le danger auquel on court en laissant connaître à tel ou tel qu'on le fait législateur universel; j'aurais pu vous parler de sympathiques pour l'hérétique pagne qui, jouissant privé, frappe de dix ou douze coups de couteau la testatrice dont il a été le parrain reconnu et dont il veut mieux vivre encore. Mais tout cela n'a rien d'artistique, objecteres-vous; et je serais tort si je me laissais à m'occuper de cet Alphonse rouge, boucher, s'il était question d'une reprise de l'œuvre de Dumas fils; M. ALPHONSE.

Il faut donc revenir à ma spécialité du dimanche, ou me taire. Il faut vous parler de théâtre, ou tout au moins de choses ou de personnes qui se rapportent à l'art.

Rester fidèle à cette consigne est, en cette occasion, assez incommode, puisque je me trouve au lendemain de représentations qui n'ont pas eu lieu, et à la veille d'une représentation annoncée: *Les Huguenots* qui seront chantées, ce soir, à l'Opéra.

En voilà des variations pour notre malheureuse scène lyrique française ! Qu'en dites-vous ? Récapitulons un peu.

Donc l'Opéra rompt par le beau milieu sa saison régulière, faute d'un patronage suffisant, et qui, d'ailleurs, était compréhensible, prévu même.

Il annonce que la Reine des Antilles, *la siempre fiel isla de Cuba* le réclame; et déjà les malles sont bouclées, les colis fermés. Tout est dit; dans un moment le steamer chauffera, siffera, non pas ses passagers bien entendu, et lèvera l'ancre; et les artistes débarqueront là-bas, dans trois jours, avec leurs nouveaux amis, messieurs de l'ambassade chinoise.

Nenni ! à la dernière heure la discorde éclate au milieu des chanteurs, qui, ne se voient-ils qu'à deux de jeu, inventeraient encore un moyen de former deux camps. Oui, oui, supposez Robinson et Vendredi artistes, ils se seraient probablement entredévorés sur leur île, et nous aurions aussi été privés du livre charmant de Daniel de Foë.

Alors ceux qui n'avaient pas pu s'entendre pour partir, promettent de tomber d'accord pour rester. A cet effet ils se convoquent, ils se réunissent, ils délibèrent, ils pérorent, et après divers solos de donner comme certaine la solution dont j'ai reçu communication.

A l'endroit de l'Opéra, je rendrais des points à St-Thomas pour l'incrédulité; je ne croirai à ce départ, annoncé pour la troisième fois, que quand le navire aura quitté notre quai, ou plutôt quand il aura franchi les jetées et sillonnera la haute mer.

Si ce voyage à la Havane s'effectue, je souhaite qu'il soit favorable, très favorable au directeur et à tous ses sujets; mais je ne puis me défendre de redire que ces derniers ont commis une très grave erreur en rompant les range aussi prématurément, d'une façon aussi irréfléchie.

Ils ont perdu un temps précieux; ils ont renoncé à un appel dont le public était déjà informé, dont il avait accueilli l'avis avec bienveillance. Ils ont fermé les portes de l'Opéra à l'époque même où vraisemblablement ils devraient les ouvrir. Avec un bean répertoire, un répertoire varié, les ouvrages dont ils avaient publié la liste, certaines reprises, *Le Roi de Lahore* comme nouveauté, il est certainement vrai qu'ils auraient eu tout au moins trois semaines relativement fructueuses, et qui auraient rendu moins dure la position de ceux d'entr'eux pour lesquels passage n'est pas pris sur le steamer de la Havane.

La Nouvelle-Orléans reçoit tous les jours des visiteurs qui, cette année surtout, ont appelés parmi nous par l'annonce d'un Carnaval dont les somptuosités dépasseront celles des années précédentes. Et puis ils auraient conservé à notre théâtre un noyau tout au moins de sujets, qui eût pu dès-lors mieux encouragé un impresario, quel qu'il fût, à tenter l'aventure pour la saison prochaine.

Enfin, ils ne l'ont pas voulu. Effet du gouvernement de tous, c'est-à-dire rien qui vaille, des débats oiseux ont amené une rupture déplorable; les uns s'en vont, les autres demeurent forcément, et le théâtre de l'Opéra reste vide, et l'on se demande si les portes s'en rouvriront l'année prochaine.

Cela est un sujet qu'il n'est pas utile d'aborder aujourd'hui; l'opportunité en viendra bientôt, j'imagine.

En attendant, je rappelle à tous que ce soir, ou tout au moins, la rampe de l'Opéra s'allumera et que *Les Huguenots* seront chantés au bénéfice des nécessiteux artistes et choristes non engagés—sur lesquels j'ai souvent appelé les sympathies du public, car il me plaît toujours, je l'avoue, lilio; car il me plaît toujours, je l'avoue, de plaider la cause du faible contre le fort. Les forts, d'ailleurs, se sont montrés bons en cette circonstance, puisque, n'y étant tenus que moralement, ils ont consenti à tenter un effort de plus pour le soulagement de ceux qui sont tombés avec eux, mais hélas! n'ont pu se relever.

Et ici j'éprouve plaisir à répéter ce que j'écrivais hier. Un excellent homme, M. Arthur Durieu, commerçant tout à fait en dehors pourtant des choses de théâtre, s'est ému devant une situation fort émouvante il est vrai, et s'est mis immédiatement et activement en campagne pour remédier au mal autant que faire se peut.

Que d'adversaires-t-il, en fin de compte, de ses démarches si prompties, si résolues ? Il l'événement nous l'apprendra.

Le fait est qu'il a obtenu le concours des chanteurs et Vœuvre peut-être la plus splendide du répertoire; le fait est qu'il a arrêté la salle dont l'obtention était, assurait-on, malaisée, et qu'il s'est porté garant des frais généraux inhérents à une représentation de cette importance. On me dit même qu'une seconde soirée, avec les mêmes bénéficiaires aurait lieu mardi, 5 février. Tant mieux. Mais n'anticipons pas.

J'imagine que M. Durieu, qui s'est mis si ardemment à une œuvre excellente, ne se sera pas contenté de ses visites aux chanteurs, de l'organisation du bénéfice; il aura dans doute vu le cercle nombreux qu'il doit connaître; il aura frappé aux portes qu'il sait prompties à s'ouvrir et si celles-ci ont fait mine de s'ouvrir closes, contre le dire de l'Evangile, il est homme à aller en envahi le domicile par les fenêtres. Vivent de semblables violations alors qu'il s'agit de l'effusion du bienfait! Il est vraisemblable que, sous une telle impulsion, l'entreprise toute libérale de M. Durieu produira des résultats sérieux. Il est du devoir des réunis tant journaux le Pélément français, d'y contribuer de toute leur influence, de tous leurs moyens disponibles.

Le besoin est toujours une épreuve bien âpre; mais cette épreuve-là se fait plus cruelle, plus poignante encore quand elle est seule loin du pays, loin de la famille, loin des amis, loin des connaissances même banales.

La solitude, le dénuement dans l'exil, sans aucune sympathie, voilà une de ces douleurs aiguës, tuantes, qui vous mènent forcément à des désespérances funestes; voilà qui fait qu'on renonce à une lutte inégale, qu'on s'affaisse sur la route de pierres et de ronces, et qu'on pousse ce cri, le plus désolant de tous: A quoi bon !

La population française ne voudra pas qu'il en soit ainsi; elle ne voudra point que l'un des siens se soit levé, en face de compatriotes jetés sans ressources sur la voie, et qu'il ait parlé dans le vide. Il y aura réponse, réponse chaleureuse, chrétienne; on se privera un peu de son superflu, même de son nécessaire—Qu'est-ce qu'un jour de semblable privation pour avoir sa part dans la meilleure des sociétés ?

C'est en février 1836 que *Les Huguenots* furent chantés pour la première fois devant le public de Paris, et—on sait s'ils furent une fête et pour celui-ci et pour leur sublime créateur Meyerbeer.

Eh bien qu'un retour de un même mois de février et à quarante-huit ans d'intervalle, la reprise de ces *Huguenots* soit aussi comme une fête pour ceux que le bénéfice d'aujourd'hui doit secourir.

Le petit dividende qui reviendra à chacun des intéressés rendra le retour en France possible peut-être; et dans l'impossibilité où ils se trouvent, vous comprenez aisément que de tous leur vœux ils présument ce retour. Il me semble les entendre répéter aussi :

Le danger presse et le temps vole,
Laissez-nous partir !

Chez ce public, auquel je m'adresse ici, l'appel des Servantes des Pauvres trouvait, vendredi, bien de l'écho. Le Grunewald Hall était brillamment garni, quoique nombre de porteurs de billets ne s'y fussent pas rendus, désorientés par une atmosphère de plomb et une humidité équivalant à une douche froide.

On sait que les Etudiants Espagnols et divers artistes de l'Opéra, Mmes Varelli, Dorsay, MM. Lestellier, Bouhivers, Paget, Massy, Rosenstael, ont voulu prêter à cette soirée l'autorité de leurs noms. Quelques altérations ont été faites au programme, à la dernière heure, mais altérations dont nul ne pouvait se plaindre et qui n'ont rien enlevé au plaisir du Concert.

Etudiants Espagnols, chanteurs, et M. Massy, dans le fin monologue en vers *La Mouche* ont parfaitement justifié par leurs interprétations les applaudissements qui les ont salués et se sont tellement prolongés, que je crois que tous ont dû doubler les doses fort agréables, du reste, et chanter et jouer deux fois au lieu d'une.

Ces bravos se faisaient plus chaleureux encore parce que, dans la pensée de beaucoup, ils étaient comme un adieu aux artistes; et puis, et surtout, parce qu'on se rappelait avec quel bon vouloir ces dames et ces messieurs se sont mis à la disposition des Servantes des Pauvres, et ont contribué au soulagement de familles qui leur sont absolument inconnues, dans une ville où ils sont seulement de passage.

A son tour, triomphée de la scène, du concert et du salon sont de bien belles, de bien tentantes émotions dans la carrière d'un artiste. Mais, n'en doutez pas, il est aussi des pages de sa vie auxquelles il revient toujours tôt ou tard avec un bonheur pur; des pages qui lui rappellent au élan du cœur; des souvenirs qui lui disent: A tel jour tu encoublissais ton art, tu sanctifiais ton talent en le prêtant au malheur.

A cette date là, tout en charmant ceux qui t'écoutaient, tu te faisais entrer un peu de joie secrète au cœur qui l'avait oubliée depuis longtemps; tu contribuais à diminuer le froid et la faim, pour des pauvres grelottant dans un grenier sans pain. Et qui sait ? peut-être l'un de ceux-là, humble et éperdu de reconnaissance, était dans un coin perdu de cette salle où tu chantais, et vit pour le secours du prochain; et, là, les yeux pleins de larmes, le cœur plein de bénédictions, te recommandait à ce Dieu qui recommande à tous le pauvre. Et si tu as bien l'âme d'un artiste, tu le sais, il y a comme une musique du ciel dans ces voix faibles et plaintives qui chantent le cantique de la reconnaissance, dans ces mélodies parlées qui du cœur montent aux lèvres.

Oui, l'art s'auréole d'un rayon plus vif encore quand, voix, instrument, plume, pinceau ou ciseau, il va se devant du malheur. Quelle jouissance plus suave que celle donnée un jour, et par la bouche d'un enfant, à un artiste dont le talent avait valu une aide importante à une famille exécédée par les privations, ne regardant mourir; Ah! monsieur, disait le petit être, vous nous avez tellement donné que maman ne pourrait plus nous dire à la fin du repas: Mes enfants, vous savez, quand on *sert* de manger, on a toujours un peu faim.

"Quand on *sert* de manger on a toujours un peu faim." Savez-vous rien de plus navrant que ce mot d'une mère à ses enfants ?

Croyez-le, on est content de soi, quand de telles paroles vous sont dites par des lèvres enfantines. Alors aussi on bénit son art; la journée a été bonne.

A l'heure où j'écris ce Bulletin j'ignore quels sont les heureux de la Tombola. Un moment j'ai assisté au tirage; mais la voix de ceux qui appelaient les numéros, étant mal faite au diapason de la salle, je n'ai rien saisi de ce qui se disait. Tout est pour le mieux, puisque, grâce à cet inconnu, *je puis encore penser que je ê-*

gure parmi ceux qu'a bien servis le hasard.

Ainsi que je l'ai noté plus haut, il y avait presque foule à la salle Grunewald, vendredi soir. La recette a été certainement satisfaisante. Mais elle aurait pu être plus importante si une faute d'organisation, à mon avis du moins, n'avait pas été commise.

On sait que des confiseurs, des restaurateurs, cette fois comme toujours, avaient fait de très copieux et très beaux envois aux Servantes des Pauvres. Dans le salon attenant au Grunewald Hall, on avait donc établi buvettes et buffets, couverts des meilleures choses. Mais l'on avait oublié un détail, celui de ménager au public un entr'acte assez long pour qu'il pût rendre visite et goûter à toutes ces tentations. Le Concert s'est poursuivi sans interruption, et à peine le duo de la *Mascotte* était-il terminé que le public quittait la salle. Je traine donc qu'en cela il n'y ait en perte réelle.

Néanmoins il faut convenir que les Servantes des Pauvres avaient une fois de plus remarquablement disposé leur fête. Tout cela était gai, pimpant, trop court, au jugement de tous. Si bien que la *bis*, se gaussant bien de l'accusation d'indiscrétion, pleuvaient encore et encore; et bien difficile était aux chanteurs de s'y soustraire.

Quant aux Etudiants Espagnols, ils ont été littéralement pris d'assaut par l'auditoire, les dames spécialement. Ils ne devaient donner qu'un morceau, ils en ont donné quatre. C'est précisément la proportion selon La Fontaine :

Laissez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre !

Et notez que, ce même soir là, ils s'étaient engagés à sérénader quelque part. C'est là une bonne grâce à laquelle ils nous ont habitués, force est de le reconnaître.

J'avoue, du reste, mon faible pour les Espagnols, ; ils sont certainement un magnifique type de la race latine, et quand ils se mettent à avoir de la distinction, ils n'en finissent pas, si je puis ainsi dire.

Il y a même dans leurs formules des tours dont on s'éprend, quoique la chose qu'ils expriment ne soit réellement que sur les lèvres. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre, car cela mènerait trop loin, leur famense et inévitable "*la disposicion de Vd*"; mais il y a là je ne sais quel parfum de galanterie aristocratique qui vous gagne.

On me dit que les jeunes gens qui composent *La Etudiantina* sont tous de fort bonne compagnie. Je suis porté à le croire, si j'en juge par quelques paroles que j'ai échangées avec l'un d'eux.

Dans tous les cas, il y a certainement un grand cachet de distinction, de finesse dans leur exécution; plus on les suit mieux on en découvre les nuances si délicates, si joliment opposées. On n'estompe, on ne fond pas mieux ombres et demi-teintes; on tirerait difficilement meilleur parti de ces mandolines qui chantent, de ces guitares qui accompagnent. Coquetterie et sentiment.

Tous les effets sont bien arrêtés et produits avec une surprenante précision. Chaque instrumentiste a son rôle parfaitement tracé, et il obéit à cette quasi-consigne artistique, non-seulement avec un goût extême, mais avec une obéissance que je dirai presque militaire.

Je vous entretenais, l'autre jour, de celui qui d'scipline ainsi cette petite force; qui approprie aux ressources dont il dispose l'instrumentation du maître dont l'œuvre a été écrite en vue d'un orchestre complet. J'ai appelé votre attention sur les mille difficultés de pareille tâche et j'ajoute qu'il faut une rare habileté pour parvenir à donner une idée aussi complète de l'ensemble et portraiturer ainsi la pensée du compositeur.

M. Carlos Garcia qui, seul, fait face à ce labeur, n'est pas seulement un arrangeur de haut mérite, c'est aussi un guitariste qui tire un surprenant parti de son instrument, généralement ingrat et fort limité, on le sait.

Jeudi dernier il donnait à notre public une preuve incontestable de cet autre talent.

Dans le *Nocturne* (de sa composition) et la Mazurka, *Tuya* de Penella, il a brillé comme mécanisme, style, sentiment et sonorité. Dans cette vaste salle Grunewald rien ne se perdait.

Les Etudiants Espagnols, qui donnent ce soir leur 10ème Concert, ont, me dit-on, l'intention de passer ici le mois de février. Il est à désirer qu'il en soit ainsi. Il leur est facile de reconnaître qu'il y a marche ascendante pour leur popularité.

Le meilleur monde, un monde qui les écoute avec l'attention de celui que charme l'audition, se presse de plus en plus à leurs soirées, à leurs matinées, dans les clubs, les salons les recherchent; on les engage pour des sérénades dont ils peuvent bien faire comprendre la poésie.

Cette vogue qui commence, ne peut que grandir.

Nous entrons dans une période qu'on pourrait dire entière au plaisir. Tous les jours la ville sera ensemblée; il y aura tout un défilé de visiteurs, avides de jouissances, et plaçant au premier rang de celles-là les jouissances artistiques. Dans cette course vertige-à-terre du plaisir, les Concerts de *La Etudiantina* seront immanquablement fort recherchés, et, la série des bals commencé, je supposes que souvent on lui demandera d'en former l'orchestre, si son répertoire le lui permet. Pareille innovation serait vite à la mode et ajouterait sans doute bien de la saveur aux soirées et aux bals.

Le répertoire toujours loué de mémoire, est fort considérable, puisque l'étude et la répétition s'opèrent sans relâche. Si je suis bien renseigné, on nous prépare une belle composition, embrassant les motifs les plus saillants du *Tannhauser*, et sur laquelle se fondent de grandes espérances.

—Je rappelais au début de ce Bulletin les variations, les fluctuations qui se sont produites à l'Opéra, et, sur la foi de personnes autorisées, je disais que tous ces orages avaient cessé et qu'on était enfin revenu au beau fixe.

A la suite des assurances que j'en avais reçues, le contraire me semblait inadmissible, impossible.

Et cependant, le croirez-vous, c'est peut-être ce contraire qui est ou qui sera.

Oui, à la minute où j'écris ceci, les choses ont encore changé d'aspect; un nouveau caprice kaléidoscopique se produit. En conséquence de cet autre changement à vue il est à présumer que le voyage à la Havane, fixé au 7 février, ne s'accomplira point. Décidément le navire qui doit emporter les artistes à Cuba, est plus mystérieux encore que le *Vaisseau fantôme*.

Je m'explique.

Je reçois une autre visite de M. Comelli, l'agent de M. Maurice Grau, et il m'annonce qu'un nouvel incident est survenu dans son entrevue de tout à l'heure avec les artistes; et qu'une fois de plus il faut redire le mot de Grassot; Tout est rompu mon ami! Tout est rompu, vous rapelais, dimanche dernier, je crois. Voilà que la confusion règne plus que jamais dans Babel; la question des engagements est sombre, compliquée, tout autant que celle du Soudan. Quel est le trait par lequel ce changement de décor s'est opéré aussi rapidement ? je ne saurais le préciser, mais le fait est que le truc, d'où qu'il vienne, a joué.

Tant *et si bien que présentement* on ne part plus. Présentement, dis-je, car désormais il ne faut pas compter sur une stabilité même d'une heure. Au cours de l'entrevue en question, les artistes ont, dit M. Comelli, refusé de signer le contrat qui les aurait liés définitivement à M. Maurice Grau et les aurait conduits à la Havane d'abord, au Mexique ensuite.

Ce refus catégorique, collectif, se base sur la dernière clause du contrat présenté à la signature des chanteurs, clause qui porte en substance ceci: "Le dit engagement serait de toute nullité au cas où le départ dont il y est parlé n'aurait pas lieu." Les artistes ont jugé, à tort ou à raison, qu'en présence de cette condition précitée, le voyage de la Havane ne leur paraît nullement garanti, et qu'ils ne pouvaient accepter ce qu'ils considèrent comme une situation mal définie, incertaine, qu'un rien peut briser.

D'autre part M. Comelli, tout en représentant qu'au point de vue même de l'intérêt, ce départ ne saurait être ajourné du fait de son mandant M. Grau, a refusé de biffer l'article, cause du différend.

Par télégraphie il a transmis l'incident à M. Grau, mais il garde la conviction que la position prise par lui sera maintenue par ce dernier. La dépêche a été expédiée il y a quelques heures, et la réponse n'est point encore venue. Si elle vient et qu'elle me soit communiquée, je lui donnerai place dans ce bulletin.

Ainsi voilà notre public encore tenu en suspens à l'endroit de l'Opéra; voilà qu'une fois de plus nous ne se brisent un engagement que ce public dérouté avait le droit de juger irrévocable.

Le malheur, c'est que pendant que se poursuit cette comédie à tiroirs, le temps, un temps précieux s'écoule; des soirées, dont quelques-unes tout au moins auraient pu être fructueuses, restent non employées.

Il faudra bien pourtant en venir à prendre un parti—à se décider entre la Nouvelle-Orléans et la Havane.

Ne pas mourir d'inanition entre le pinceau de droite et le pinceau de gauche disait Buridan, non pas celui de *La Tour de Nesle*, mais le fameux universitaire de Paris.

Je ne sais plus, mais du tout, du tout, quelle serait l'issue de la mission de M. Comelli. Mécanomine je lui dois cette justice de déclarer que dans toute cette affaire malheureuse il a déployé un grand zèle, et s'est efforcé de bien servir le directeur dont il est le délégué. S'il échoue, ce qui est la probabilité du quart d'heure actuel, M. Grau n'aura vraiment aucun reproche à lui adresser. Le meilleur des ambassadeurs peut être contraint de demander ses passeports.

—Depuis que nous n'avons plus ici de troupe parlante, celle qu'en argot de coulisses on nomme dédaigneusement et surtout très injustement la troupe de carton, nous ne sommes guère tenus au courant de la littérature dramatique française que par les traductions, ou les adaptations anglaises, bien pitoyables inventions souvent.

Ce soir même ce fait se reproduira au Grand Opera House où va paraître dans *Fédora* Mlle Fanny Davenport, l'une des princesses de la rampe américaine.

Fédora, au sens des critiques parisiens, est une des œuvres les plus complètes de Victorien Sardou comme style, comme conduite d'intrigue, comme étude de caractères, comme intérêt dramatique, comme esprit, comme variété et comme vérité humaine.

Le rôle principal en a été écrit expressément pour Sarah Bernhardt, dont le talent s'est renouvelé pour ainsi dire et a grandi encore depuis sa fugue de la Comédie-Française. La grande artiste s'y est montrée merveilleuse.

C'est à cette superbe création que Mlle Fanny Davenport doit initier dès ce soir le public de la Nouvelle-Orléans. L'engagement de la comédienne si souvent cité a donc cette fois un double intérêt pour nous.

Seulement fasse le ciel que le traducteur, que l'adaptateur n'y ait pas trop mis de leur. Il est des gens qui adultéreraient même le Clos-Vougeot et le Johannisberg, les vandales !

—Au moment de terminer ce Bulletin je reçois la visite de deux artistes de l'Opéra, qui me disent que s'ils n'ont pas signé l'engagement qui doit rester aux mains de M. Grau, c'est que son agent M. Comelli se refuse, lui, à signer celui qui doit demeurer en possession de l'artiste contractant. Ils jugent que pour parfaire le contrat, il faut indispensablement échange de signatures, établissant le caractère bi-latéral de l'acte.

L. PLACIDE CANONGE.

THEATRE ST-CHARLES — Mlle Annie Pixley, une émule de Lotta, a eu la main heureuse en choisissant la pièce favorite *M'Liss* pour la première soirée de son engagement au St-Charles.

Dans tout son répertoire il n'est pas un ouvrage qui lui convienne mieux. Son talent de comédienne et de chanteuse se développe à l'aise dans ce charmant cadre.

M'Liss sera répété demain.

GRAND OPERA HOUSE.—C'est ce soir qu'a lieu la première représentation de *Fédora*, dont le rôle principal sera joué par Mlle Fanny Davenport. A côté de la comédienne tenue en si haute estime aux Etats-Unis il faut citer aussi M. R. Mantell, dont les succès ont été grands à New York. On nous promet aussi un ensemble qui produira grand effet.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—La jeune et très populaire sobrette, Mlle Lizzie Evans paraîtra, ce soir, pour la première fois, devant le public de la Nouvelle-Orléans, dans la comédie *Fogg's Ferry*. Elle y jouera le rôle de *Chip*, qui, après quelques séries à New York, l'ont placée au premier rang des soubrettes américaines. Ce bout là quatre notes dont l'action est fort attachante.

Demain seconde représentation du même ouvrage.

LA ETUDIANTINA.—Le dixième Concert des Etudiants Espagnol's sera donné ce soir au Grunewald Hall. Le programme en est charmant et entièrement nouveau.

PAVILION FARANTA.—Jamais M. Faranta n'a eu une troupe aussi complète que celle qui maintenant attire la foule aux matinées et aux soirées. Sous cette élégante et immense tente on rencontre le meilleur monde et chacun se retire ému qu'un spectacle qui ne coûte que dix cents, renferme autant d'attractions.

Allez voir et applaudir le fameux magicien ventriloque et Charley Howard, l'acteur le plus amusant qui soit dans ses personnifications diverses du vieux nègre.

Au Pavillon c'est, du reste, un renouvellement continuel de répertoire et de sujets.

NOTRE CARNAVAL.—Tout indique que la foule qui se pressera à la Nouvelle-Orléans pour voir nos splendides fêtes de Carnaval, sera plus considérable que jamais. Sur tous les points de l'Union on organise des excursions de plaisir en direction de notre ville. Notre Mardi-Gras a acquis une réputation telle que de toutes parts les visiteurs affluent. A ces visiteurs nous réservons de magnifiques surprises.

On annonce que beaucoup de compagnies de milice, compagnies d'élite, viendront passer dol leurs jours gras. On cite, entr'autres, le *Fifth Maryland* et le *Detroit Light Infantry*.

JOURNAL OF EDUCATION—Le numéro de février de cette excellente revue, qui fait honneur à la Nouvelle-Orléans, vient de paraître. Nous y trouvons plusieurs articles très remarquables sur l'éducation, sur les livres et les journaux.

Cette belle publication est remise aux souscripteurs au prix d'une piastre par an.

La Caisse d'Epargne de Paris vient d'arrêter son bilan à la date du lundi 31 décembre 1883.

Voici le résumé des opérations de l'année:

La Caisse d'épargne de Paris a reçu en 1883;

En 460,468 versements, dont 58,929 nouveaux, la somme de 45,201,823.71.

2° En 2,252 transferts recettes, provenant des caisses d'épargne départementales, la somme de 953,742 fr. 03;

3° En 108,549 parties d'arrérages de rentes appartenant aux déposants, la somme de 717,987 fr.

4° En un versement provenant de l'amortissement d'une rente 3 0/0 amortis sable, sortie au tirage du 1er mars 1883, la somme de 500 fr.;

5° En 1,476 versements provenant des ventes de promesses de rente à 1/2 2 0/0 nouveau (conversion de la rente 5 0/0), la somme de 17,696 fr. 30.

Elle a, en outre, capitalisé pour le compte des déposants les intérêts, montant à la somme de 3,102,102 fr. 32 c.

Elle a remboursé, par contre:

1° En 178,620 retraits, dont 27,390 pour solde, la somme de 37,929,655 fr. 13;

2° En 2,089 transferts-payements envoyés aux caisses d'épargne départementales, la somme de 870,699 fr. 10.

3° En achats de 178,742 fr. de rente, pour le compte de 4,370 déposants, la somme de 4 millions 451,010 fr. 50;

4° Et en 59 placements à la caisse des retraites pour la vieillesse, la somme de 29,281 fr.

Au 31 décembre 1883, le solde dû par la Caisse d'épargne de Paris, à 470,532 déposants, s'élevait à 94,717,244 fr. 85.

Et était représenté tant par les sommes en caisse et à la Banque que par celles versées à la Caisse des Dépôts et consignations.

Le nombre des déposants était de 440,720 au 1er janvier 1883; il s'est donc accru dans l'année de 29,804 fr.

Le solde dû aux déposants, qui était au 1er janvier 1883 de 87,835,818.12, s'est augmenté, dans l'année, de 6,881,486.43.

Le nombre des inscriptions de rentes au porteur appartenant aux déposants s'élève à 27,581, pour la somme de 706,914 fr. de rentes 3 0/0, 3 0/0 amortissable et 4 1/2 0/0 ancien et nouveau.

Plusieurs journaux espagnols royalistes, compromis par des dépêches adressées et ont prêté aux gouvernements allemands autrichien et italien, le dessein de s'opposer à toute tentative de changement de la forme du gouvernement en Espagne. Les feuilles royalistes repoussent hautement, dit une dépêche adressée au *Temps*, de Paris, toutes telles accusations. Les services dont la monarchie n'a pas besoin, et rappellent que la nation espagnole s'est toujours révoltée contre l'ingérence étrangère dans ses affaires.

Une partie beaucoup des annonces Quand un industriel a dépensé 100,000 fr. de publicité par an, il croit que c'est une somme énorme.

Vent-on savoir ce que la Société Swan et la Société Edison, de Londres, ont dépensé comme annonces l'année dernière ? La première, 4,596,175 fr.; la seconde, 3,750,000 fr.

Absolument authentique.

Monsieur X..., percepteur, vient d'hériter, d'un père économe, une fortune considérable et un grand nombre de cartes de visite, portant:

X... PÈRE.

Ce digne fils vient de les mettre, en y ajoutant simplement... CRETINUR. (!)

Terminons par une boutade qui rappelle le fameux "sans douleur" du dentiste.

Une horizontale, d'allures très équivoques, entre chez un imprimeur et commande mille cartes de visite.

—Vous les aures, madame, dans trois jours.

—Comment ! je lis sur votre enseigne; Cartes de visite à la minute.

—Elles sont, en effet, payables à la minute; veuillez avoir l'obligeance de verser cinquante francs à la caisse.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 2 février 1884.—Température—Temps partiellement couvert et pluie suivie d'un temps clair, vents du nord-est, baisse du baromètre suivie d'une hausse.

Température de 2 février 1884
Thermomètre de G. LEMAIRE, Opticien.

	Fahrenheit.	Centigrade
heures du matin.....	62	17
Midi.....	67	19
3 P. M.....	66	18
6 P. M.....	66	18

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

James Gaffney à Mlle Annie Hildebrande,
Samuel Wilson à Mlle Mamie Green,
Charles Rolling à Mme Veuve Alice Sullivan,
Charles Vice à Mlle Emma Patterson,
Victor D Duvigneaud à Mlle Victor-a A Stoel,
James Bohlender à Mlle Theresa Portuns,
Henry Barth à Mlle Celia Lauts.

Naissances.

Mme Jesse Feltis, un garçon, 28 novembre,
Mme Nat-li Masetri, une fille, 14 janvier,
Mme S Kaschl, un garçon, 24 janvier,
Mme Henry Matthis, un garçon, 2 octobre,
Mme J D Schlumbrech, un garçon, 27 déc.,
Mme J McMurtie, une fille, 3 janvier,
Mme G.W Heazingsen, une fille, 10 janvier,
Mme Arthur Frederick, une fille, 1 décembre,
Mme Joseph Schreve Jr, un garçon, 28 janv.
Mme Andrew Walsh, une fille, 26 janvier,
Mme F X O'Donnell, une fille, 12 janvier,
Mme Nicholas O'Connor, une fille, 2 février.

Décès.

Luigi Gian, 82 ans, Hôtel Dieu;
Mme Catharine L Albert, 31 ans, No 216 rue Colysée,
Jno Hickey, 30 ans, Infirmerie Tours,
Julia M Pepulus, 3 ans, No 61 rue North Villeré,
Valentine Smith, 65 ans, rue Alix, près Verret,
Sophy Jackson, 6 mois, No 30 rue Nouvelle-Orléans,
Mme Veuve Margaret O'Day, 75 ans, No 28 rue Hautième,
B A Fisher, 3 mois, No 89 rue North Peters,
Louise Brown, 1 mois, No 45 rue Bourgogne,
Mlle Nerestine Rodams, 85 ans, No 85 rue Quartier,
Peter Scheppils, 57 ans, No 64 rue St Joseph,
Richard Allen, 22 ans, No 464 rue Chippewa,
Philippe B Trémé, 33 ans, Stanton Plantation, 8 milles au-dessous d'Algier,
Mme Sophie Wiuns, 40 ans, No 144 rue Sud Peters,
Pauline Sewell, 18 ans, No 364 rue Pressière,
Dr Stephen Woods, 72 ans, No 98 rue Prytania.

Voyageurs arrivés.

CITY HOTEL.

F M White, St Paul, Minn.; W Campbell, W Baton Rouge; Jno M Livesay, Cin; E Minor N Y; R S Cushing, do; J M Forest, M & O R R; M R Chase, H H Flak, Pell; A S Stetman, Lancaster, Penn; Chas W Smith, Lex; A Malin Lancaster, Penn; Chas W Smith, Lex; A Malin N Y; R S Cushing, Baton du Fleuve; Capt Woodcock, 88 Logislator; W Irwing Ryan, N Y; A Bennett, Chicago; F G Holmes, N Y; Dr J H Crabbs et femme; B G Moore, Texas; J Yagar, St Louis; W Lesch, do; E E Lauther, do; Atos Walker et femme, Denver, Col; M Snyder, Grinnell; E Y Milliner et femme, Jackson, Miss; T Lamar, Chicago; D N Hatfield, do; Jno S Fairhead et femme; Jno Gould, ville; L W Geeu do; C Gordon No 7 Atlanta; S Kempler, femme et fille, Dayton, O; William May, Ills; W R Hrade et femme, Chicago, Chas W Waite, do; J C McGuinn, do; G A Brown, Ills; Jno Kempler, enfant, Milwaukee; Mlle L A, do, Mlle Laura, do; S S Sertram et femme, Council Grove; S M Stieby et femme, do; G F King et femme, Hal ton, Kan; F E King et femme, Atchison, do; Mme N M Gough, do; R B Woodcock et femme, Grand Rapids; Walter W Riehl, St Louis; G E Gillis, Bas du fleuve; Mlle Mamie Gillis, do.

VONDERBANCK HOTEL.

D S Roberts, Chicago; A D Jennings, S Stirr, Jackson, Miss; T F Hewett, do; J Bliss et femme; D B Long et femme, ville; L S Daniels, Boston; E Brewster, J M Tressler, S P Crisler, Kansas; B Treuter, J M Tressler, S P Crisler, Kansas; Fred Wilbrank, Leavenworth, Ks; L F Boutwell, Kansas; E B Dickes, Lawrence, S F Burdett, femmes enfant, Mme Johnson, Kansas; Dr H T Tucker, femme, E A Lambie et femme, Rouch et Tucker, femme, E A Ainworth T P R G Rob ter, T F Chartevoux, N Y; A F Stoel, St Louis; F M White, St. Paul, Minn; R H Wood, Cok et femme, Grand Rapids; J S Tucker, J E Holbrook, St